

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



La bataille de Bosworth, 1485

Sir John Cheyney



MWF038

delPrado
éditeurs

OSPREY
PUBLISHING

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodríguez,
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almuneda

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *Bosworth 1485* by Christopher
Gravett © 1999 Osprey Publishing Ltd
Illustrations : p. 5, 7, 8-9, 10, 11 Graham
Turner ; p. 13 Gerry Embleton
Conseiller historique : Dr David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver
vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En
achetant chaque semaine votre numéro chez le même mar-
chand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement
servi, en nous facilitant la précision de la distribution.
Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée
de 6 mois à compter de la date de parution du dernier nu-
méro de la collection.

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la
minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux mar-
chands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé
par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des
amendes, en plus des indemnités correspondantes pour
des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient,
plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publique-
ment, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, ar-
tistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation
ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou
communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autori-
sation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des com-
posants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de
numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances tech-
niques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en
soit, les composants affectés par ces changements seraient
remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces
éléments peuvent différer sensiblement de ceux que repro-
duit le support promotionnel dans le cas des circonstances
précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est
composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine,
ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part
le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le
prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être
vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée

38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. : 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île

1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal
de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom,
prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre
commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à
la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit
nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél. : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LA BATAILLE DE BOSWORTH, 1485

LA DERNIÈRE CHARGE DES PLANTAGENÈTS

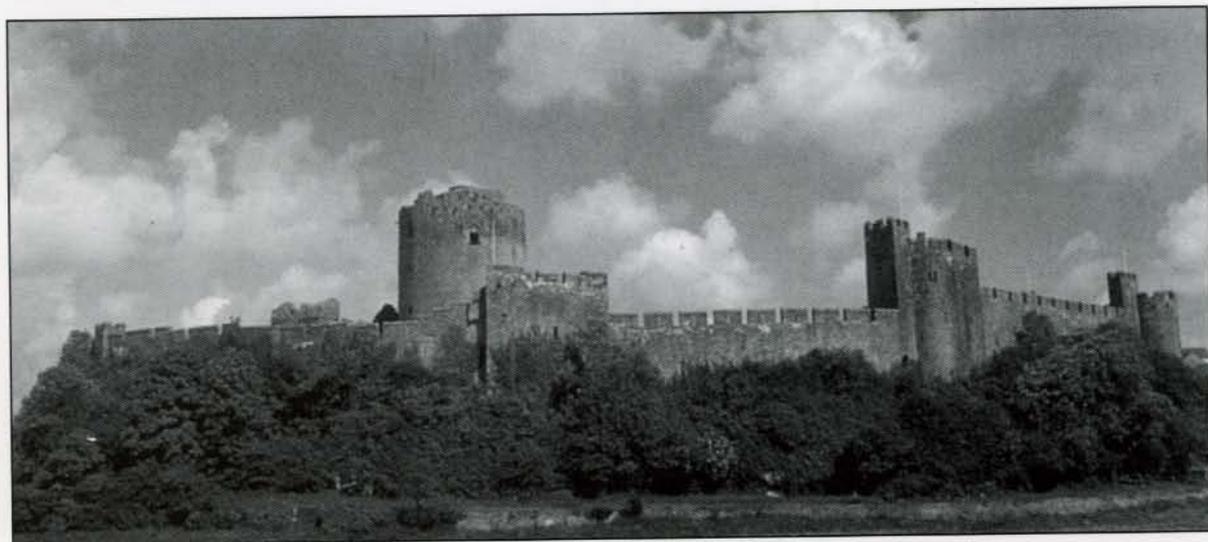
La bataille de Bosworth est une des plus importantes de l'histoire anglaise. Elle met un terme à quelque vingt années de guerres dynastiques entre les maisons d'York et de Lancastre, toutes deux revendiquant leur filiation avec Édouard III, et installe la famille des Tudor sur le trône d'Angleterre.

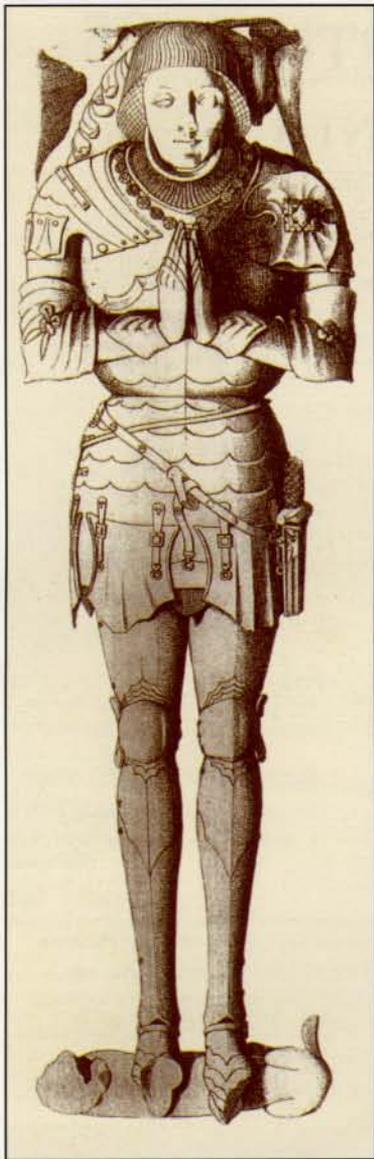
Malheureusement, cette bataille est fort mal connue. Les récits, écrits après la victoire des Tudor, ne sont pas, cela va sans dire, impartiaux. Quant à l'image détestable de Richard III, au cœur de la pièce éponyme de Shakespeare, on la doit principalement à la propagande des Tudor.

La Guerre des Deux-Roses a causé moins de destructions qu'on ne le pense. De fait, en marge des sanglantes querelles de la noblesse et de leurs armées, la vie continue. Les champs sont labourés, les récoltes moissonnées et le commerce de Londres se développe. Dans une première phase, la maison d'York l'emporte, notamment en raison de la faiblesse du roi Henri VI de Lancastre et de la puissance relative d'Édouard IV d'York. Avec la mort du fils unique d'Henri en 1471, rapidement suivie de celle d'Henri lui-même (assassiné en captivité), le seul prétendant lancastrien au trône est le jeune Henri Tudor. Son père n'était qu'un gentilhomme gallois, mais sa mère descendait de John de Gand, fils aîné d'Édouard III et fondateur de la maison de Lancastre.

Après la mort d'Henri VI (1470), sa veuve, Marguerite d'Anjou, continue la lutte contre Édouard IV (fils de Richard d'York), sans succès. Le royaume connaît une période de paix jusqu'à la mort d'Édouard en 1483. Ce dernier laisse deux jeunes fils, l'aîné, Édouard V, âgé de 13 ans, est placé sous la garde de son frère, Richard, duc de Gloucester, qui devient « protecteur du royaume ». Richard, qui a été le lieutenant fidèle d'Édouard, s'est distingué dans de nombreuses batailles, mais la mort d'Édouard et la jeunesse du fils de ce dernier

Pembroke Castle, lieu de naissance d'Henri Tudor, alors tenu par son oncle. Lors de l'invasion du futur roi Henri VII, il est aux mains des Herbert, dont les intentions demeurent louvoyantes tout au long du conflit.





Gisant de sir William Harcourt, un chevalier anglais mort en 1482, portant un type d'armure alors très répandu en Angleterre.

le placent dans une situation délicate. Si ses motivations sont peu claires, il semble qu'il ait rapidement décidé d'accaparer le trône. Prétendant des rumeurs sur la vertu de leur mère, il déclare les jeunes princes illégitimes. Ils disparaissent bientôt, sans doute assassinés, mais par qui ? Leur oncle est couronné sous le nom de Richard III en juillet 1483.

Des révoltes au nom d'Henri Tudor éclosent bientôt dans le sud. Elles sont soutenues par le duc de Buckingham, jusqu'alors allié fidèle de Richard. Henri Tudor apparaît lui-même au large des côtes sur un navire breton, mais en voyant des soldats sur les falaises, il s'en retourne en France sans débarquer. La révolte s'éteint et Buckingham est exécuté. Mais Richard sait qu'Henri va revenir.

ARMÉES ET ARMEMENT

Richard III est un soldat expérimenté et un commandant aguerri. Bien qu'il ne soit apparemment pas parvenu à convaincre assez d'Anglais de sa légitimité, il bénéficie pourtant de puissants soutiens. Il peut en effet compter sur John Howard, duc de Norfolk et maréchal d'Angleterre, et sur Henri Percy, duc de Northumberland. Mais la famille de ce dernier règne sur tout le nord de l'Angleterre, et la création par Richard, en 1484, du Conseil du Nord a sans doute été mal accueillie par les Percy. Aussi, cet allié risque de se montrer peu fiable.

Par comparaison, Henri Tudor n'a presque aucune expérience de la guerre et ne sera jamais un soldat, malgré son courage. Son principal commandant est John de Vere, comte d'Oxford, un soldat très expérimenté, que Richard a tenté, sans succès, de rallier à sa cause. Son allégeance est un grand atout pour Henri.

Évoquons à présent lord Stanley. Chef d'une puissante et vieille famille, il a la réputation d'un homme à la fidélité changeante. Malgré cela, ses partisans lui sont particulièrement dévoués. D'ailleurs, Richard, qui s'en méfie, a choisi pour se l'attacher de lui attribuer une bonne partie des anciennes possessions de Buckingham.

Lever une armée est onéreux. Aussi un roi doit-il souvent emprunter et recourir à de nouveaux impôts, une démarche impossible à mettre en œuvre par Henri Tudor. Les hommes sont majoritairement fournis par la suite du roi, mais les nobles et la gentry exigent d'être payés pour servir. Les meilleurs soldats font partie de la suite des seigneurs et l'infanterie – archers et hommes d'armes –, est majoritairement levée au sein de la paysannerie. Quelqu'un comme le duc de Norfolk peut fournir plusieurs milliers d'hommes. Les soldats sont également recrutés au sein des comtés et des villes, généralement par le sheriff, mais les anciens liens féodaux tombant en désuétude, les mercenaires prennent le relais.

Les chevaliers vont des grands feudataires aux simples écuyers. Les plus riches possèdent des armures faites sur mesure, généralement en Allemagne ou Italie, les plus fortunés bardant leurs chevaux. Le blanc harnois complet pèse environ 25 kg, moins que l'équipement porté par un fantassin moderne : les chevaliers à pied sont donc généralement plus mobiles qu'on ne le pense.

Les écuyers peu fortunés et les hommes d'armes les plus riches portent une armure plus légère, un casque et une cuirasse, voire une brigandine, une veste sur laquelle ont été rivetées des plaques d'acier. Il existe une alternative encore moins onéreuse, sous la forme d'une veste faite de couches de lin et rembourrée d'étoffe. Les casques des simples fantassins sont soit un chapel (rarement utilisé par les archers), une salade à visière ou à encoche ou une cervelière.

Henri Tudor sur les falaises de Mill Bay, juste après son débarquement dans le Pembrokeshire, le 7 août 1485. En contrebas, son navire est à l'ancre. N'ayant pas rencontré d'opposition, son armée de 4 000 hommes campe sur les hauteurs avant de se mettre en marche le lendemain.





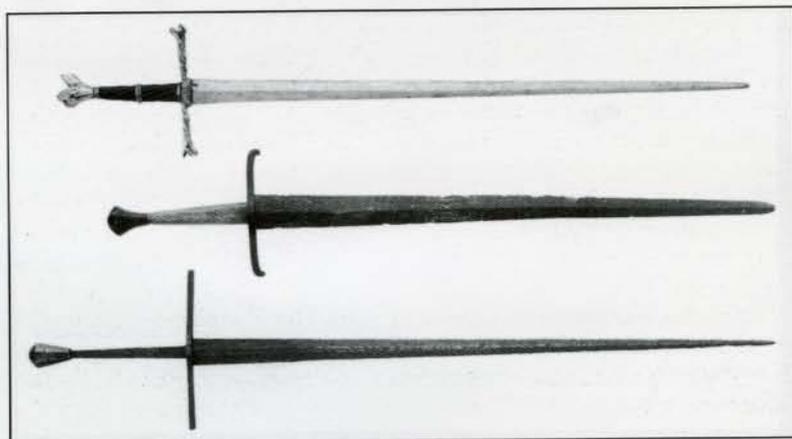
Deux haquebutes datant de la fin du xv^e siècle (restaurées). Ces armes primitives sont mises à feu par une mèche lente (un cordon trempé dans du salpêtre et de la liqueur) ou en introduisant un fil métallique chauffé dans la lumière.

À côté de la lance de la cavalerie, l'épée est l'arme universelle. Elle apparaît sous des formes variées et est généralement davantage conçue pour frapper de pointe que de taille. Des épées à deux mains sont également présentes, utilisées pour repousser la cavalerie, ainsi que diverses dagues. Les fantassins autres que les archers portent généralement une arme d'hast, souvent une hache de bataille, avec un croc permettant de désarçonner un cavalier, ainsi qu'une pointe et une lame. Les archers disposent généralement d'arcs longs, capables d'expédier une flèche jusqu'à 300 m.

Une des différences entre l'armée de Richard et celle d'Henri est que l'arbalète, plus puissante mais plus longue à charger, est probablement plus répandue que l'arc long chez les soldats d'Henri, dont bon nombre sont Bretons ou Français. Les deux camps possèdent des haquebutiers.

LES PRÉMICES DE LA BATAILLE DE BOSWORTH

Les soulèvements qui ont affecté le sud de l'Angleterre en 1483 ont été matés si rapidement que Richard fait sans doute preuve d'un excès de confiance lorsqu'Henri débarque deux ans plus tard. En fait sa position ne s'est pas améliorée. De nombreux seigneurs du sud, anciens soutiens de la maison d'York, sont à présent rangés dans le camp d'Henri, certains ayant même fui l'Angleterre (comme le comte d'Oxford). La mort soudaine d'Édouard, prince de Galles, est un rude coup, qui laisse Richard sans héritier. On fait état d'agitations un peu partout et des rumeurs injurieuses courent sur le compte du roi, tenu pour responsable de la mort des deux princes dans la Tour de Londres. Lorsque son épouse meurt au début de l'année 1485, Richard est même accusé de l'avoir empoisonnée.



Trois épées du xv^e siècle. La lame à section en losange contribuerait à renforcer les coups.



Richard se prépare à l'invasion, rendue inévitable depuis qu'Henri a officiellement fait acte de prétention au trône en la cathédrale de Rennes, le soir de Noël 1483. Richard manque d'argent et doit emprunter de plus en plus de fonds à ses fidèles soutiens. Il s'allie avec des seigneurs influents, particulièrement au pays de Galles, et tente de persuader le duc de Bretagne de lui remettre Henri. Des fanaux sont préparés dans tout le royaume. Richard s'installe à Nottingham, ville stratégique lui permettant de se déplacer rapidement dans n'importe quelle direction. Richard et Henri promettent chacun de leur côté d'épouser Élisabeth d'York (fille d'Édouard IV), un mariage qui pourrait permettre de mettre un terme à la guerre des Deux-Roses.

En juin 1485, Richard commence à mobiliser et sait sans doute qu'Henri vient d'embarquer quelques jours auparavant. Henri dispose d'un impressionnant noyau de 500 fidèles anglais, mais la majorité de son armée est constituée de mercenaires français. Les effectifs des troupes qui débarquent le 7 ou le 8 août dans le sud-ouest du Pays de Galles, sur les terres du comte de Pembroke, oncle d'Henri, sont inférieurs à 5 000 hommes. Des renforts sont prévus, mais Henri doit évidemment lever davantage de troupes au Pays de Galles et en Angleterre.

Mais les recrues ne se bousculent pas. Henri marche quelques kilomètres et dépasse Haverfordwest sans recevoir le moindre soutien. Il regagne la côte, traverse Cardigan, mais sans se presser outre-mesure : une lettre, écrite à Machynlleth, à environ 130 km de son point de départ, est datée du 14 août. Il pénètre alors dans les terres, in-

Richard emprunte le Bow Bridge en quittant Leicester le 21 août pour affronter Henri Tudor. Derrière lui flottent sa bannière personnelle aux armes royales et son étendard, frappé d'un sanglier blanc. Le duc de Norfolk marchait sans doute en tête, Northumberland en queue.



Richard, dont le sommet du casque est cerclé d'un motif en or ayant la forme d'une couronne, charge vers Henri Tudor. Il transperce et tue son porte-étendard, William Brandon, en tentant de mettre un terme à la bataille par un coup d'éclat. Henri tient bon, solidement protégé par sa garde personnelle.



corporant au passage de petits détachements de soutiens gallois dans sa marche vers l'est. Il est suivi par une force imposante emmenée par Rhys ap Thomas, dont il ne sait au départ rien des intentions. Mais Rhys le soulage en se portant à ses côtés; c'est au tour de Walter Herbert, chef d'une des plus puissantes familles de la région, de le rejoindre. Les troupes affluent du nord du Pays de Galles. À mesure qu'elle suit la vallée de la Severn, l'armée d'Henri se renforce et franchit le fleuve vers le 16 août. La direction choisie s'explique peut-être par le désir urgent d'Henri de s'assurer du soutien de Stanley (lord Stanley est son beau-père).

À Nottingham, Richard a appris le débarquement de son rival le 11 août. Selon l'historien Polydore Vergil (1470-1555), il ne s'en inquiète guère et ne s'attend pas à voir Henri envahir l'Angleterre. Il ordonne à ses sheriffs et à ses commissaires d'arroi de commencer leur recrutement, une décision avisée eu égard à la taille grandissante de l'armée d'Henri. Entre-temps Henri s'est fait ouvrir les portes de Shrewsbury. Richard exige alors une action rapide. Il est inquiet d'apprendre que lord Stanley n'a pas bougé à son invitation et que les Percy font preuve d'une certaine mauvaise volonté à coopérer comme prévu avec les forces royalistes du nord.

Richard s'attend à voir Henri marcher sur Londres par la route de Watling, mais ce dernier poursuit sa marche vers l'Est. Henri est alors rejoint par un premier allié anglais de taille, Gilbert Talbot, avec peut-être 500 hommes ; à Stafford, sans doute le 16 août, sir William Stanley le rejoint. Nous ne savons rien de leur discussion, mais Stanley reprend sa route peu après. Il a peut-être demandé à Henri de ralentir sa marche, car celui-ci progresse ensuite très lentement. Henri, qui considère sans doute le soutien des Stanley comme indispensable pour sa victoire, s'est sûrement conformé à leurs désirs.

Au début de la bataille, les artilleurs royaux ouvrent le feu avec leurs canons primitifs depuis les crêtes d'Ambion Hill.





Il doit être également très préoccupé, car peu après, à la tête de sa seule garde personnelle – environ une vingtaine d'hommes –, Henri perd le contact avec son armée qu'il ne retrouve que le lendemain ! De nombreuses explications ont été avancées pour expliquer cet épisode improbable, toutes plus hypothétiques les unes que les autres.

Les Stanley sont déjà en train de rassembler leurs hommes avant de recevoir l'ordre de mobilisation de Richard. L'un des fils de lord Stanley, lord Strange, se trouve avec Richard à Nottingham, ce qui oblige ses autres fils à agir avec précaution. Ils rendent finalement visite à Henri le 21 août, près d'Atherstone, où d'autres transfuges ont déjà rejoint Henri, mais la nature exacte de la discussion nous est inconnue.

Richard a quitté Nottingham la veille et a passé la nuit à l'auberge du Sanglier Blanc de Leicester, où Norfolk et Northumberland l'ont rejoint. Le lendemain, il se remet en marche et campe près d'Ambion Hill. Henri stationne à quelques kilomètres au sud-ouest, à White Moors.

LA BATAILLE

Le soleil se lève le 22 août vers 5 h 15 du matin. On dit que Richard a passé une mauvaise nuit. Un récit contemporain, écrit le lendemain, fait référence aux « champs de Redmore », le nom de Bosworth, le plus important village voisin, n'apparaîtra que quelques années plus tard. Le clocher de l'église de Market Bosworth, à mi-chemin entre Leicester et Tamworth, est visible à trois kilomètres d'Ambion Hill, une sorte de plateau situé à l'ouest de Sutton Cheney. À un kilomètre au sud court l'ancienne voie romaine reliant Leicester à Wroxeter sur la Severn. Quelque part au pied du plateau se trouve

Les troupes à pied du duc de Norfolk tentent de briser la résistance opiniâtre des soldats d'Oxford. Norfolk, l'un des plus fidèles alliés de Richard, est reconnaissable à son tabard.



Plaque mortuaire de sir William Catesby, XVI^e siècle, Ashby St. Legers, Northamptonshire. Catesby fut capturé deux jours après la bataille et exécuté à Leicester.

une zone marécageuse, qui fut drainée et clôturée au XVI^e siècle et qu'il est aujourd'hui impossible de localiser précisément.

Nous ne sommes également pas certains de la disposition exacte des troupes, bien qu'il semble que Richard, au début de la bataille, occupait Ambion Hill avec ses archers, ce qui augmentait leur portée. Cela est corroboré par un témoignage faisant état de la manœuvre d'Oxford destinée à tirer l'avantage du soleil et du vent – il était peu souhaitable d'être pris pour cible avec le soleil dans le dos, rendant les flèches difficilement discernables.

Le désordre semble avoir régné dans le camp de Richard. Nul ne parvient à trouver un chapelain pour célébrer l'office religieux et, quand on finit par en trouver un, on manque de pain pour la communion. Cela retarde le petit-déjeuner, qui doit être annulé lorsque l'ennemi, ne souffrant pas de tels problèmes d'organisation, se met en marche. L'armée d'Henri, bien que plus facile à manœuvrer, est peu nombreuse, sans doute guère plus de 5000 hommes, bien inférieure en nombre à celle du roi. Henri décide d'engager la majorité de ses hommes dans une grande division ou « bataille », sous le commandement du très expérimenté comte d'Oxford. Sa composition exacte, comme pour le reste, ne nous est pas connue, mais elle contient des archers gallois, sans doute ceux de Rhys ap Thomas, ainsi que des mercenaires français et flamands sous les ordres de Philbert de Chandée et Bernard Stewart. Les hommes d'armes anglais sont sans doute placés en deux petits corps sur les ailes, Gilbert Talbot sur la droite et John Savage à gauche. Henri et ses fidèles, dont le comte de Pembroke et l'évêque d'Exeter, se tiennent en réserve.

Il faut longtemps à Richard pour remanier sa ligne de bataille. Il est sans doute pris de court par l'attaque audacieuse d'Henri, contre un adversaire très supérieur, ce qui explique sans doute son impréparation. Il pensait qu'une simple démonstration de force allait suffire à chasser l'ennemi, mais il est à présent moins confiant.

Nous ne savons pas si la division habituelle des batailles médiévales entre une avant-garde, un centre et une arrière-garde a été utilisée, mais les chroniqueurs font vaguement mention de trois divisions, l'une sous les ordres de Norfolk, l'autre sous Richard lui-même et la troisième sous Northumberland. Nous ne pouvons indiquer avec exactitude leur déploiement, bien que Northumberland semble avoir servi sur la droite et peut-être en réserve.

Les commentateurs, dont un témoin espagnol, ne mentionnent pas de canons, ce qui n'indique pas leur absence, mais plutôt qu'ils ne jouèrent pas un rôle très significatif. Mention est faite de canons par un membre de la suite de Stanley, dont nous ne savons pas s'il fut effectivement présent et qui, par ailleurs, ne semble pas très fiable. Son récit, peut-être enjolivé par une main plus tardive, évoque les 140 coulevrines de Richard et un nombre similaire de bombardes, faisant « un bruit d'enfer ». Ces chiffres constituent une considérable exagération. Les commandants des armées avaient pour habitude de haranguer leurs troupes, mais la première harangue évoquée pour cette bataille date de 1540 et semble largement apocryphe. Richard se serait, par exemple, repenti de la manière dont il s'est emparé de la couronne, ce qui est impensable. Au vu de ses préparatifs désastreux, il est probable que Richard n'eut pas le temps de dire quoique ce soit. Le discours attribué à Henri est tout aussi douteux. Il s'y serait décrit comme « un mouton pris au piège entre nos ennemis et nos amis indignes de confiance ». Ces derniers étant sans doute les Stanley et peut-être les Percy.

Sir John Cheyney et un homme d'armes, 1485. Sir John combattit au corps à corps contre Richard III à Bosworth et « bien qu'homme vigoureux, il fut jeté au sol ». Il porte un harnois allemand à la mode à cette époque. Remarquez le très large casque salade avec son gorget ainsi que sa longue épée pointue. L'homme d'armes porte un équipement typiquement continental.



Les deux frères Stanley commandent sans doute à eux seuls des forces équivalant ou excédant celles d'Henri. Leur impossible localisation rend difficile toute reconstitution de la bataille. Ils se trouvaient soit au nord-ouest, soit au sud-est, soit aux deux endroits – sir William au nord-ouest et lord Stanley au sud-est. Cette dernière hypothèse, bien qu'étant apparue au XVIII^e siècle, n'est pas sans fondements. Les frères Stanley semblent s'être déployés sur des hauteurs, d'où ils pouvaient avoir une vue d'ensemble. Ce qui est certain, c'est que conformément à leur réputation, les Stanley se gardèrent bien, au début de la bataille, de se joindre à l'un des deux camps.

Dans un récit, un mystérieux lord Tamerlant se serait rangé aux côtés de Richard, avant de se retourner contre lui. Qui était ce lord Tamerlant ? La première possibilité est Thomas, lord Stanley : un expert contemporain a pu estimer que Tamerlant et Stanley sont suffisamment proches pour pouvoir être confondus. Malgré cela, Tamerlant pourrait être le chef des Percy et toutes les sources affirment que Northumberland ne leva pas le petit doigt durant la bataille, pour l'un comme pour l'autre camp.

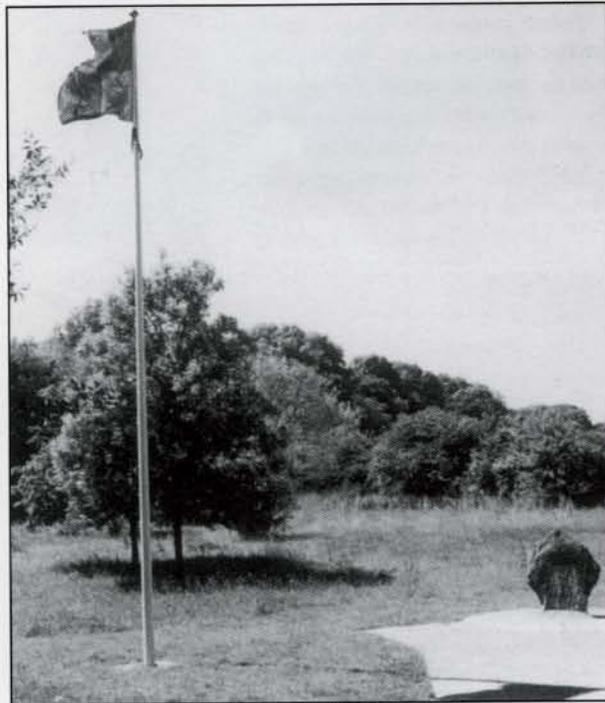
Il semble que lord Stanley ne se soit guère « mouillé ». Invité par Henri à le rejoindre, il lui fait répondre qu'il ferait mieux de se pencher sur l'organisation de ses troupes, mais qu'il demeure « à disposition », ce qui a dû sembler une réponse peu satisfaisante, Henri ne pouvant guère se réjouir à l'idée qu'une importante masse de soldats se tienne l'arme au pied à proximité.

Stanley replie ses hommes sur des hauteurs, bien que la ballade de Bosworth Field mentionne l'envoi d'un petit contingent en soutien d'Henri. Richard, observant ces mouvements depuis son poste d'observation, est tout aussi furieux et fait alors, selon certains, donner l'ordre d'exécuter immédiatement lord Strange – l'ordre ne sera pas suivi d'effet.

La vision des crêtes d'Ambion Hill couvertes de soldats de Richard a dû impressionner les hommes d'Henri. Mais résolument commandés par Oxford, ils s'avancèrent jusqu'au pied de la colline, leur flanc droit protégé par le marécage. Oxford espérait sans doute que son mouvement déciderait les Stanley ou que Richard lancerait sa cavalerie. Mais rien de tout cela n'arrive et lorsque l'artillerie de Richard ouvre le feu, Oxford pivote sur sa gauche, devant le front de l'ennemi, manœuvre dangereuse qui le place pourtant hors de portée de l'artillerie de Richard.

La division d'Oxford fait à présent face à celle de Norfolk, qui ordonne à ses archers de tirer. Les archers d'Oxford répliquent, ainsi que les haquebutiers des deux camps. Norfolk s'avance, soutenu par des troupes de Richard et un corps à corps s'ensuit au pied de la colline. Mais il est de courte durée, les deux camps se repliant, faisant craindre à Richard une nouvelle défection. Oxford renouvelle alors son assaut, tandis qu'une nouvelle unité des Tudor lance une attaque concentrée destinée à rompre la ligne de l'ennemi en deux – une tactique utilisée par les anciens Romains. Cette mesure réussit et la position de Norfolk s'en trouve affaiblie lorsqu'Henri commence son mouvement. En face, afin de galvaniser ses troupes qu'il sent peu

L'étendard royal flotte sur le monument censé marquer l'endroit où est tombé Richard.



motivées, Richard dirige en personne la charge de 800 chevaliers. Il a décidé de se lancer dans un quitte ou double. Stanley hésite encore ; sa défection en faveur d'Henri sonnerait le tournant de la bataille et de l'histoire. Richard se doit donc d'accomplir ce qu'il a promis en chargeant : vaincre ou mourir. Richard fond sur le prétendant Tudor, sa courageuse charge, « chant du signe de la chevalerie anglaise », devait être grisante. Au grand galop, lances baissées, Richard et ses chevaliers heurtent de plein fouet la ligne ennemie. Sa lance transperce le banneret d'Henri et son étendard tombe au sol. Richard est attaqué par sir John Cheney, guerrier redoutable que Richard désarçonne, alors qu'il est en train de rechercher Henri. Dans la pièce de Shakespeare, Richard dit avoir tué cinq Henri, mais il n'est pas fait mention de leurs à Bosworth, une tactique parfois utilisée au Moyen Âge. Mais Henri, « la chiffe molle galloise » comme Richard l'appelle, est trop bien entouré et Richard ne peut l'approcher. Son propre banneret, sir Percy Thirlwall, a perdu son cheval et ses deux jambes, mais parvient encore à maintenir en l'air l'étendard royal.

C'est alors que sir William Stanley se jette enfin dans la mêlée pour défendre Henri. Soudain, Richard est complètement débordé. Même les chroniqueurs Tudor font mention de son courage « tigrisque » et ses cris de « Trahison ! » sont perceptibles dans le fracas des armes.

Repoussé dans les marais, il est probablement désarçonné par un hallebardier gallois et sauvagement mis à mort. Une pierre commémorative marque aujourd'hui l'endroit supposé de son trépas, comme le « King's Dick Well » est censé abriter la source où il aurait bu. En la matière, la légende et les faits sont inextricablement mêlés.

Une fois que Richard est mort, son armée se désintègre, précédée par les troupes de Northumberland qui, comme les hommes de Stanley, sont restées l'arme au pied. La bataille n'a pas duré deux heures.

Les pertes sont lourdes dans le camp de Richard, dont John Howard, duc de Norfolk, le plus fidèle et le plus vigoureux, malgré sa soixantaine d'années, soutien de Richard. Norfolk a refusé les propositions des Tudor, refusant de suivre le conseil anonyme épinglé à la porte de son château :

« Jack de Norfolk, ne soit pas trop vaillant,
Car ton maître est vendu et déjà chancelant. »

La couronne, retrouvée, dit la légende, sous un buisson d'épineux, est placée sur la tête d'Henri par lord Stanley. Le corps de Richard, mutilé et presque nu, est exposé dans l'église de Newark avant d'être enseveli à Grey Friars. Dix ans plus tard, Henri lui érige un monument dépouillé – il ne lui coûtera que 10 livres ! Lorsque Grey Friars sera dissous lors de la Réforme, les ossements du roi seront jetés dans la rivière et sa tombe servira d'abreuvoir à chevaux devant l'auberge du Cheval Blanc (ancien Sanglier Blanc, l'emblème de Richard).

À l'exception de son neveu, dont nous ignorons s'il l'a fait tuer ou non, il est le seul roi d'Angleterre depuis 1066 à ne pas avoir de sépulture.

Les fidèles d'Henri, dont Oxford, sont largement récompensés. Lord Stanley devient comte de Derby, un titre toujours porté par ses descendants, tout comme Howard demeure duc de Norfolk. Les prétentions d'Henri au trône sont loin d'être valides et d'autres prétendants vont lui chercher querelle, mais Henri sera un bon souverain, un excellent homme d'affaires, gagnant plus qu'il ne dépense, et le fondateur de la plus brillante dynastie anglaise.



Henri VII, portrait signé vingt ans après sa victoire à Bosworth par un artiste inconnu. On a dit de lui qu'il était le meilleur homme d'affaires à s'être jamais assis sur le trône d'Angleterre. (National Portrait Gallery, Londres)

